

REVUE INTERNATIONALE DE PHILOSOPHIE

MIRI



Indexation



ESJI Eurasian
Scientific
Journal
Index
www.ESJIndex.org



REVUE SEMESTRIELLE / N° 009 / DECEMBRE 2025

ISSN : 1987-1538

E-mail : revuemiri09@gmail.com

Tel. +237 6 99 56 34 79 / +223 75 35 97 82

Bamako - Mali

PRESENTATION

La Revue Internationale de Philosophie (Miri) est une collection périodique spécialisée du Centre Africain de Recherche et d'Innovations Scientifiques (CARIS) et de ses partenaires dans le but de renforcer et d'innover la recherche en histoire de la philosophie, philosophie de la logique, philosophie du langage, métaphysique, épistémologie, philosophie des sciences, philosophie morale et politique, esthétique, philosophie du droit, histoire des idées, philosophie de l'environnement, théologie et en ontologie.

Les objectifs généraux de la revue portent sur la valorisation de la recherche philosophique à travers le partage des résultats d'avancées scientifiques, l'innovation thématique, et la culture de l'esprit critique.

Son objectif spécifique est de redynamiser la production des thématiques pertinentes sur les réalités sociales africaines, les théories de la connaissance, la philosophie du développement, la philosophie des médias, la crise de l'identité de l'Afrique moderne, la philosophie de l'information et la pensée philosophique africaine.

EQUIPE EDITORIALE

DIRECTEUR DE PUBLICATION

Pr Belko OUOLOGUEM (Mali)

DIRECTEUR ADJOINT

Pr Sékou YALCOUYE (Mali)

COMITE SCIENTIFIQUE ET DE LECTURE

Pr Mahamadé SAVADOGO (Professeur des universités, Ouagadougou Joseph Ki Zerbo, Burkina-Faso)

Pr Yodé Simplicie DION (Professeur des Universités Félix Houphouët-Boigny de Cocody-Abidjan),

Pr Jean Maurice MONNOYER (Professeur des universités Aix-Marseille I, France)

Pr Mounkaïla Abdo Laouli SERKI (Professeur des Universités Abdou Moumouni de Niamey)

Pr Samba DIAKITÉ (Professeur des Universités Alassane Ouattara de Bouaké)

Pr Isabelle BUTERLIN (Professeur des universités Aix-Marseille I, France)

Pr Yao Edmond KOUASSI (Professeur des Universités Alassane Ouattara de Bouaké)

Pr Akissi GBOCHO (Professeur des universités Félix Houphouët-Boigny, Cote d'Ivoire)

Pr Gbotta TAYORO (Professeur des Universités Félix Houphouët-Boigny de Cocody-Abidjan)

Pr Blé Marcel Silvère KOUAHO (Professeur des Universités Alassane Ouattara de Bouaké)

Pr Abdoulaye Mamadou TOURE (Professeur des universités UGLC SONFONIA, Conakry, Guinée)

Pr Jacques NANEMA (Professeur des universités Ouagadougou Joseph Ki Zerbo, Burkina-Faso)

Pr Nacouma Augustin BOMBA (Maitre de conférences, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

Dr Ibrahim CAMARA (Maitre de conférences, ENSup, Mali)

Dr Souleymane KEITA (Maitre de Conférences, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

COMITE EDITORIAL

Pr Sigame Boubacar MAIGA (Philosophie, Ecole Normale Supérieure de Bamako, Mali)

Dr Siaka KONÉ (Philosophie, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

Dr Ibrahim Amara DIALLO (Philosophie, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

Dr Oumar KONÉ (Philosophie, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

Dr Amadou BAMBA (Economie, Université des Sciences Sociales et de Gestion de Bamako, Mali)

Dr Eliane KY (Philosophie, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

Dr Samba SIDIBE (Philosophie, Ecole Normale Supérieure de Bamako, Mali)

M. Souleymane COULIBALY (Philosophie, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

REDACTEUR EN CHEF

Dr Mahmoud ABDOU (Philosophie, Ecole Normale Supérieure de Bamako, Mali)

COORDINATRICE

Dr Palaï-Baïpame Gertrude (Histoire, Université de Douala, Cameroun)

COORDINATEUR ADJOINT

M. Fousseyni BAGAYOKO (Informaticien, responsable technique de la Revue)

POLITIQUE EDITORIALE

La revue internationale de Philosophie (MIRI) est une revue qui paraît deux (2) fois l'année et publie des textes qui contribuent au progrès de la connaissance dans tous les domaines de la philosophie et des sciences humaines. Revue MIRI publie des articles de qualité, originaux, de haute portée scientifique et des études critiques.

« Pour qu'un article soit recevable comme publication scientifique, il faut qu'il soit un article de fond, original et comportant : une problématique, une méthodologie, un développement cohérent, des références bibliographiques. » (Conseil Africain et Malgache pour l'Enseignement Supérieur CAMES)

- ✓ La bibliographie doit être présentée dans l'ordre alphabétique des noms des auteurs.
- ✓ Classer les ouvrages d'un même auteur par année de parution et selon leur importance si des ouvrages de l'auteur sont parus la même année.
- ✓ Tous les manuscrits soumis à la revue MIRI sont évalués par au moins trois chercheurs, experts dans leurs domaines respectifs.
- ✓ Suite à l'acceptation de son texte, l'auteur-e s'acquitte des frais d'instruction et de publication avant poursuite du reste de la procédure.
- ✓ Un texte ne sera pas publié si, malgré les qualités de fond, il implique un manque de rigueur sémantique et syntaxique.
- ✓ Chaque auteur reçoit son Tiré à part dès la publication du numéro.
- ✓ Les droits de traduction, de publication, de diffusion et de reproduction des textes publiés sont exclusivement réservés à la revue MIRI.
- ✓ Après le processus d'examen, l'éditeur académique prend une décision finale et peut demander une nouvelle évaluation des articles s'il a des présomptions sur la qualité de l'article.

SOMMAIRE

1. KOUYATÉ Alou, NASSOKO Lassana

Les médias à l'épreuve de la pensée philosophique contemporaine.....1

2. Domèbèimwin Vivien SOMDA

Éducation et crise écologique en l'ère de l'anthropocène.....20

3. Assindah MAGNETINE, Bahan LANDJERGUE

La vie socio-économique à l'épreuve de la crise sécuritaire dans la préfecture de Kpendjal au Nord-Togo.....40

4. IDI OUNFANA Nassirou

La philosophie de la paix : entre Etat de droit démocratique et insécurité au sahel.....57

5. KOFFI Lopez Emmanuel Oscar

Morale et religion : prolégomènes à un humanisme laïc.....71

6. Okon Bernardin DJOUPO

L'heure africaine : Déconstruire une habitude temporelle en Afrique pour une temporellité authentique avec Heidegger.....84

7. Gabriel VANNA

Le numérique au-delà d'une révolution historique : introduction à la fabrique philosophique de la culture perceptive.....100

8. Bah Leger KOUADIO

Karl Marx et Amartya sen : convergences et divergences dans l'analyse du capitalisme.....114

9. Adjoua Marie Jeanne KONAN, Antoine KOUAKOU

Coopération verticale/multilatérale et développement durable des états africains.....132

10. Jean Désiré SAWADOGO

Qu'on est si bien sur sa propre natte : Autonomie et développement endogène dans la pensée de Joseph KI-Zerbo.....149

11. Affoué Valery-Aimée TAKI

Et si la nature avait un visage : réflexion lévinassienne sur un écologisme humaniste..166

12. Dieudonné Achille Ozi GAGBÉI

Un regard sur la participation démocratique du chrétien dans les États africains.....178

13. MASSIKINI MOKEKA Jean-Pierre

Réflexions sur les rapports juridiques entre le pouvoir central et les provinces en République Démocratique du Congo.....192

14. Huédoté Fernand HOUNTON

Des fondements philosophiques de la notion de programme génétique : entre cause finale et cause formelle.....212

15. Mahmoud ABDOU

Identités culturelles : entre conflits et nécessité d'un mieux vivre-ensemble.....229

16. Antoine BORUGH-BU-DJORH

La souveraineté des Etats africains à l'épreuve des coups d'Etat militaires : entre émancipation et néocolonialisme.....241

LE NUMERIQUE AU-DELA D'UNE REVOLUTION HISTORIQUE : INTRODUCTION A LA FABRIQUE PHILOSOPHIQUE DE LA CULTURE PERCEPTIVE

Gabriel VANNA,

Docteur en Philosophie, Université de Yaoundé I,
vanperennis@gmail.com

Résumé

Poser le problème du numérique nécessite de considérer avant toute chose qu'il ne signifie pas qu'un simple changement technique, ni moins encore qu'une transformation de la société : le numérique est une *mise en question* de l'homme dans sa relation au monde et dans sa relation à lui-même. L'ampleur, la profondeur et le sens de cette mise en question restent obscurs si l'on restreint le numérique dans les limites de l'évolution technique et sociale. A ce stade, l'attention reste uniquement orientée sur les performances productives et les usages sociaux au lieu de se concentrer sur la relation entre ce que l'homme *produit* et ce que l'homme *est*. En réalité, c'est un saut à la fois *quantitatif* et *qualitatif* qui est accompli lors du passage de l'analogique au numérique, et ce saut induit non seulement un changement des conditions de connaissance et une illimitation des possibilités de transformation de la réalité, mais aussi et surtout il produit une « *saturation de la réalité* » dans son ensemble. Cet article vise donc à montrer que la révolution numérique, entant qu'elle est une révolution phénoménologique, ébranle *ipso facto* nos habitudes perceptives de la matière, et consécutivement, l'idée même que nous nous faisons de la réalité. Et cela exige, au regard d'importants enjeux induits par cette révolution, que l'on reconsidère notre perception si nous voulons faire du numérique notre nouvelle culture.

Mots clés : Numérique, système technique, perception, lignées techniques, compétence numérique

Abstract

If we are to address the issue of digital technology, we need to consider first and foremost that it is more than just a technical change, and even less than a transformation of society: digital technology calls into question man's relationship with the world and with himself. The scope, depth and meaning of this challenge remain obscure if we restrict digital technology to the limits of technical and social evolution. At this stage, the focus remains solely on productive performance and social uses, rather than on the relationship between what man produces and what man is. In reality, the transition from analog to digital represents both a quantitative and qualitative leap, which not only changes the conditions of knowledge and limits the possibilities of transforming reality, but also, and above all, produces a "saturation of reality" as a whole. The aim of this article is therefore to show that the digital revolution, insofar as it is a phenomenological revolution, *ipso facto* shakes our perceptual habits of matter, and consequently, the very idea we have of reality. And, in view of the major issues raised by this revolution, we need to reconsider our perception if we are to make the digital our new culture.

Key words: Digital, technical system, perception, technical lineages, digital competence.

Introduction

La technique est, au XXI^e siècle, le lieu d'une mutation sans précédent. Elle manifeste un événement fondamentalement nouveau, c'est-à-dire le numérique. La prise en compte de celui-ci par la philosophie exige que celle-là ravive son questionnement. En effet, une analyse relativement superficielle pourrait facilement conduire à l'idée que le numérique n'est autre que cet instrument que j'ai sous les yeux et dont la nature se réduit essentiellement à l'usage. De ce fait, on peut considérer que le numérique est assimilé à une simple mutation sociologique dont le mode d'être n'est pas détachable du mode d'emploi ou d'usages particuliers. Cependant, le penser ainsi serait valider subrepticement la non reconnaissance de cet outil comme un concept, mais plutôt comme un terme de sens commun ne délivrant qu'un simple décompte du donné immédiat.

Or, ce qu'il faut observer au niveau du phénomène numérique, c'est qu'il ne s'agit pas simplement d'une mutation sociologique que l'on peut expliquer techniquement. Le numérique tend à transformer de fond en comble les structures fondamentales de la culture en place. Il produit une nouvelle façon de voir le monde, place les objets et les pratiques classiques dans une posture de crise. Parce que composante de la technique actuelle, il constitue un événement nouveau spécifique de notre temps. Il dispose d'une portée théorique extrêmement importante qu'il faut interpréter, analyser et comprendre. Sa place dans le monde de significations invite à l'appréhender non pas comme ce qui est donnée dans l'expérience préreflexive, mais plutôt selon l'ordre d'un concept construit pour dégager les structures essentielles du réel. Le problème que nous voulons examiner est donc celui de la véritable nature de la révolution numérique. Constitue-t-elle une révolution purement historique ou bien s'agit-il d'une révolution perceptive ? L'examen en profondeur de ce problème exigera de démontrer que les réalités numériques ont un mode d'être qui leur est propre et que la compréhension de ces réalités requiert un renouvellement radical dans la manière de percevoir les choses. Pour que cet examen gagne davantage en pertinence, il importera au préalable d'analyser les modes de structuration factuelle de cette révolution à travers les développements historiques et évolutifs des systèmes techniques.

1. La révolution numérique dans le processus des lignées techniques

Les lignées techniques représentent les développements historiques et évolutifs des systèmes techniques à travers le temps. Dans son ouvrage emblématique sur la philosophie de la technique, Simondon (1958) envisage les techniques comme des réalités dynamiques et évolutives, en soulignant l'importance de comprendre les relations entre les individus, les outils et l'environnement technique dans lequel ils évoluent. Suivant cette perspective, la révolution numérique survenue avec l'avènement de l'ordinateur en 1940 est fondamentalement un événement historique. Cet événement s'inscrit dans le long processus de concrétisation de l'objet technique par excellence, la machine. On ne pourrait appréhender pleinement la révolution numérique tant qu'on ne la replace pas dans le mouvement d'ensemble de l'histoire des techniques, dont elle est à la fois une étape et un point culminant. C'est une étape, parce que la révolution dite numérique n'est rien d'autre que la dernière venue des révolutions techniques, après celle de la révolution mécanisée et de la révolution pré-technique. C'est également un point culminant, car la révolution numérique est totale et fulgurante : en quelques décennies, elle recompose l'ensemble du système technique contemporain.

Il s'agit en effet du processus de *machinisation* du monde. Loin de se révéler comme une rupture dans l'évolution technologique, la *machinisation* en est au contraire l'expression de sa *dynamicité continue* permettant de conquérir par le fait même des nouveaux espaces autrefois inimaginables. Comme l'indique Stéphane Vial (2013), aujourd'hui, conformément au sens de l'histoire des techniques, « la machinisation se poursuit et inscrit notre présent dans la continuité d'une logique réduisant à néant le sentiment entretenu par la mode des discours de crise, que nous vivons une rupture radicale avec le passé » (p. 78). Afin de saisir pleinement ce mouvement historique, il est opportun de s'attarder quelque peu sur Gille Bertrand.

Dans une série d'ouvrages qui ont fait date, Gille Bertrand, puisqu'il s'agit de lui, a peu à peu édifié une vision de l'histoire des techniques aussi intéressante que pertinente. Cette histoire à caractère pluriséculaire commence selon lui à la Renaissance avec les machines de bois actionnées par la force de l'eau. Elle explose lors de la révolution industrielle avec les machines de métal propulsées par la force de la vapeur, puis les machines électriques et les machines à moteur. Dans *Histoire des techniques*, Gilles Bertrand (1978) fait une observation selon laquelle le « système technique moderne » né de la seconde révolution industrielle est en voie de disparition. Ce système qui, non seulement a permis l'avènement d'un nouveau machinisme (celui des machines électriques et des machines à moteur), mais aussi s'est développé grâce à un nombre restreint d'innovations (la production de l'électricité et

l'exploitation du pétrole) tend à se ranger dans le cadre de l'obsolescence. Pour les politiciens, il s'agit inexorablement d'une « crise » (S. Vial, 2013, p. 70), mais les penseurs éclairés, comme Michel Serres (2012), l'appellent « un changement de monde ».

Gilles Bertrand ne doute pas un seul instant que ce changement « en train de s'opérer » signifie que le système technique en place est sur le point de céder la place à un autre système technique. N'ayant certes pas les éléments nécessaires lui permettant d'affirmer en toute objectivité la présence d'un système de type nouveau, l'historien des techniques prend tout de même les précautions en soulignant que son dernier chapitre « risque d'être dépassé à très brève échéance » (G. Bertrand, 1978, p. 859) comme pour signifier que ledit système naissant n'est pas encore à son point culminant, mais que les éléments attestant de son effectivité sont déjà perceptibles :

Tout le monde ou presque tout le monde est d'accord pour penser que nous entrons dans une nouvelle ère technique et certains parlent de seconde ou troisième révolution technique [...] Il y a bien création d'un système technique nouveau où les éléments les plus importants sont déjà en place et ont trouvé l'indispensable cohérence de tout système (G. Bertrand, 1978, p. 867).

Le nouveau système technique dont il est question repose en effet sur l'informatique, car estime Gille Bertrand (1978), l'ordinateur est devenu un peu le symbole de la civilisation moderne. On le voit partout, dans l'administration, dans l'industrie, dans la comptabilité, dans les vols spatiaux. « Il facilite la tâche de tout le monde, il résout tous les problèmes, il menace les libertés publiques, d'après un récent roman de science-fiction il arrive même à s'accoupler avec le genre humain » (p. 916).

Par ailleurs, notons que les outils conceptuels développés par Simondon permettaient déjà d'appréhender l'ordinateur, à son niveau électronique, de façon assez pertinente. Dans *Du mode d'existence*, Simondon (1958), exprimait intuitivement son admiration vis-à-vis de « l'informatique ». La mention du circuit Eccles-Jordan, à l'entrée « Basculeur » du glossaire de son ouvrage, indique le sérieux de connaissances qu'il a des machines à calculer, surtout dans leur réalisation électronique. De toute évidence, l'introduction de *MEOT* décrit brillamment ce que nous appelons aujourd'hui « ordinateur » dans la mesure où Simondon, comme le remarque Jérémy Grosman (2010), « ne réduit pas les tâches des machines à calculer à de simples opérations arithmétiques » (V. Bontems, 2010, p. 248).

La convergence de tous ces points de vues suffit ainsi à justifier que c'est l'ordinateur, l'objet technique par excellence qui fonde le nouveau système technique : « c'est l'ordinateur, dira Jacques Ellul (1977), qui permet au système technique de s'instituer définitivement en

système : c'est d'abord grâce à lui que les grands sous-systèmes s'organisent » (p. 108). L'ordinateur se fixe ainsi en unique point d'incubation dans le nouveau système technique.

Par exemple, le système urbain ne peut se conclure que grâce aux banques de données urbaines; de même le système de communications aériennes ne peut fonctionner que grâce aux ordinateurs étant donné la complexité, le nombre croissant très rapidement des problèmes provenant de la multiplication des transports combinée avec le progrès technique dans ces domaines (J. Ellul, 1977, pp. 108-109).

Ce n'est donc ni l'énergie nucléaire, encore moins les matières nouvelles, mais c'est fondamentalement l'informatique qui est la véritable innovation de notre époque. Cette révolution nous fait entrer dans un nouveau machinisme, celui des machines numériques en réseau, qui comprend « les grands ordinateurs centraux, les micro-ordinateurs, les serveurs web, les consoles de jeux, les bornes interactives, les terminaux mobiles et les smartphones, les tablettes tactiles et les liseuses électroniques, les objets connectés et les voitures autonomes » (S. Vial, 2013, p. 78).

2. La réticularité comme caractéristique fondamentale du phénomène numérique

L'histoire des techniques connaît aujourd'hui des développements inédits avec les machines numériques en réseau qui innervent l'ensemble de nos territoires de vie, sous la forme des terminaux informatisés qui nous accompagnent partout et fonctionnent grâce à de vastes traitements algorithmiques de données. Le système technique contemporain, c'est en effet le système technique numérique dont la caractéristique fondamentale est la réticularité. L'Internet, apparaissant de nos jours comme le paradigme de ce nouveau système technique, « met en question l'ensemble des relations de l'homme au monde par une mise en réseau générale des êtres, des objets et des significations » (V. Bontems, 2010, p. 228).

Partant de là, Simondon apparaît comme un penseur par excellence de la réticulation, ce d'autant que le réseau constitue dans sa théorie l'ultime phase de la concrétisation. Un objet technique, rappelons-le, est un système de relations fonctionnelles résultant d'une genèse par causalité récurrente ou « concrétisation ». La concrétisation constitue de ce fait le mode singulier d'évolution et d'organisation interne des objets techniques qui, selon les conditions d'individuation d'un système, produit une structure capable de fonctionner. Elle réalise une interconnexion entre deux milieux hétérogènes qui font certes partie du même système mais ne sont pas nécessairement compatibles de manière complète :

L'objet technique est au point de rencontre de deux milieux, et il doit être intégré aux deux milieux à la fois. Cette nécessité de réticuler deux milieux hétérogènes est un résultat de la concrétisation, c'est elle qui conditionne la naissance d'un milieu au lieu d'être conditionné par un milieu déjà donné. [...] Ce phénomène d'auto-conditionnement définit ce principe selon lequel le développement des objets techniques est rendu possible sans tendance à l'hypertélie puis à la désadaptation (G. Simondon, 1958, p. 56).

Dans la concrétisation, la réticulation au niveau des *éléments* est moins complexe par rapport à la réticulation au niveau des *individus*, laquelle est aussi moins complexe par rapport à la réticulation des *ensembles*. Les éléments sont détachés du milieu naturel et indépendants du milieu dans leur fonctionnement, leur réticulation se limite à la structure réticulaire qui confère son *eccéité* aux matériaux. Les outils et les instruments sont composés d'éléments techniques, leur réticulation est double : elle consiste en un couplage mécanique entre les pièces et entre l'opérateur et la matière ouvrée. Les individus techniques sont intermédiaires, ils réticulent des éléments techniques et nécessitent un milieu associé pour maintenir et autoréguler leur fonctionnement par intégration d'information ; les machines pouvant s'adjoindre divers outils et instruments, leur propre réticulation articule les trois modes précédents. Quant aux ensembles techniques, ils sont des réticulations d'individus techniques qui retrouvent une relative indépendance par rapport au milieu associé, car ils sont organisés entre eux pour éviter un conditionnement réciproque qui générerait leur fonctionnement en tant qu'ensemble (Simondon, 1958).

De ce fait, la technique en complexifiant ses relations au cours de son évolution, s'organise comme un monde de réticulation ; elle « tend à devenir un réseau des réseaux à la fois indépendant et articulé au réseau naturel et humain en passant de l'élément à l'individu et de l'individu à l'ensemble » (G. Simondon, 1958, p. 56). Selon Simondon, la réticulation du monde technique, mais aussi du monde vivant, est la condition même d'un véritable progrès humain : « Transformant toutes les conditions de la vie humaine, augmentant l'échange de causalité entre ce que l'homme produit et l'homme est, le véritable progrès technique pourrait être considéré comme impliquant un progrès humain s'il avait une structure en réseau » (G. Simondon, 2014, p. 274). La véritable réticulation serait ainsi celle où monde humain, monde technique et monde naturel forment un réseau des réseaux. C'est donc logiquement que le phénomène numérique soit un phénomène en réseau, lequel modifie notre immanquablement l'acte de percevoir.

3. La culture perceptive à l'épreuve du numérique

Par culture perceptive, il faut entendre l'ensemble des manières de sentir et de représenter le monde, en tant qu'elles dépendent « d'habitudes ou d'aptitudes apprises par l'homme entant que membre d'une société (C. Levy-Strauss, 1969, p. 96). Plus qu'un simple avènement historique, la révolution numérique constitue, sur le plan philosophique, un événement de grande ampleur qui bouleverse fondamentalement notre structure perceptive. Tandis que la révolution non euclidienne ou la révolution quantique étaient avant tout des révolutions intellectuelles limitées au cercle restreint des savants capables de les comprendre, la révolution numérique est une révolution sociale qui affecte l'ensemble des populations. Elle se présente « comme un événement de masse, qui vient perturber l'expérience ontophanique de centaines et de centaines de millions d'individus » (S.Vial, 2013, pp. 98-99).

L'acte de percevoir est toujours dynamique, car il se repositionne en fonction du changement de la réalité. À la fin du XV^e siècle, les peintres de la Renaissance ont modifié notre manière de regarder la nature en inventant le paysage, « une forme où se coule la perception » (S. Vial, 2013, p. 95) grâce à laquelle nous avons appris à voir en perspective, autour d'un point de fuite, c'est-à-dire à découper dans la nature des tableaux. À la fin du XIX^e siècle, ce sont les géométries non euclidiennes qui bouleversent notre conception intuitive de l'espace en concevant, à rebours de l'évidence immédiate, d'autres types de spatialité que celle de l'espace perçu en trois dimensions héritées de la géométrie d'Euclide. Au début du XX^e siècle, la théorie quantique a heurté la conception immédiate que nous nous faisons du monde physique en parvenant à décrire, grâce à de nouveaux concepts mathématiques, le comportement du monde de l'infiniment petit.

La perception entant que telle est donc conditionnée par des facteurs culturels. Simondon la conçoit comme une dimension du vivant, dans la mesure où elle ne se pense pas isolément mais au sein d'une pluralité de modes d'être, toujours relatifs les uns aux autres. Dans la première partie de *Cours sur la perception* (2006), partie consacrée à une histoire de la « perception dans la pensée occidentale », il montre que l'époque contemporaine, à la différence de l'Antiquité et de ses survivances jusque dans la théorie des « visées d'essences » chez Husserl, nous conduit à penser la perception « non plus comme source de paradigme logique et critère de la connaissance vraie, mais comme point de départ d'une théorie des rapports entre l'organisme et le milieu » (p.3). Il faut signaler que Simondon critique la pensée

antique de la perception, mais ne s'empêche tout de même pas d'insister sur le rôle joué par le paradigme de la perception dans la naissance même de la philosophie : « Il n'est pas exagéré, dit-il, de dire que la pensée philosophique occidentale est née avec un effort pour employer droitement et complètement la perception comme instrument de connaissance, à la place des mythes et des croyances » (p. 37).

Percevoir à l'ère numérique, pour revenir au point de départ, exige que l'on renégocie l'acte de perception. C'est à proprement parler une renégociation car, comme l'indique Stéphane Vial (2013), il ne s'agit pas de « percevoir des objets nouveaux, comme si la perception, s'appliquant identiquement à toutes les classes d'objets possibles, se trouvait simplement enrichie d'une nouvelle classe d'objets auxquels elle n'avait plus qu'à s'appliquer comme n'importe quelle autre » (p. 97) ; mais il faut comprendre dans le processus de renégociation le fait que « les êtres numériques nous obligent à forger des perceptions nouvelles, c'est-à-dire d'objets pour lesquels nous n'avons aucune habitude perceptive » (Vial, p. 98) . Ici comme avec la technique en général, la nécessité de développer la culture technique –numérique- s'impose, au sens où la renégociation perceptive n'est pas une donnée. Celle-ci requiert du sujet contemporain un « travail phénoménologique » à l'effet de faire sien l'acte de perception des êtres numériques, lesquels constituent une nouvelle catégorie d'objets d'étants. Puisqu'il est à la fois psychique et social, ce travail phénoménologique consiste « pour chaque individu à réinventer l'acte de perception pour le rendre compatible avec la phénoménalité particulière de ces êtres. Il s'agit d'apprendre à percevoir les êtres numériques pour ce qu'ils sont, sans surenchère métaphysique ni dérive fantasmatique » (S. Vial, 2013, p.98).

La condition de possibilité de perception des êtres numériques doit être fondée sur le principe que la technique conditionne, de l'intérieur, la « phénoménalité des phénomènes ». Il ne s'agit pas de dire que toute chose est influencée techniquement, mais de comprendre que le fait d'apparaître comme une chose est un processus phénoménotechnique en soi. La technique comme telle est une « matrice ontophanique, c'est-à-dire une structure générale de la perception qui conditionne *a priori* la manière dont les êtres apparaissent » (S.Vial, 2013, p. 111). Dire que la technique est une « matrice ontophanique » revient ainsi à dire qu'il y a des conditions *a priori* de la perception qui sont, non pas transcendantales comme chez Kant, mais techniques comme Bachelard. Bachelard, pour ne plus remonter jusqu'à Kant, commet en effet un article en 1931 intitulé « Noumène et microphysique », article dans lequel il introduit pour la première fois le concept de « phénoménotechnique » (pp. 11-12). Par ce concept, le philosophe de la technique entend mettre en évidence l'une des caractéristiques fondamentales

de la science moderne suivant laquelle « les phénomènes scientifiques de la science contemporaine ne commencent vraiment qu'au moment où l'on en met en marche les appareils » (G. Bachelard, 1965, p.5).

Pour Bachelard, le travail scientifique ne consiste pas à décrire les phénomènes, comme quoi ils préexistaient à la théorie qui les pense. En effet, « la division classique qui séparait la théorie de son application ignorait cette nécessité d'incorporer les conditions d'application dans l'essence même de la théorie [...] C'est alors qu'on s'aperçoit que la science réalise ses objets, sans jamais les trouver tout faits » (G. Bachelard, 1991, p. 61). Le travail scientifique consiste plutôt à construire les phénomènes dans leur intégralité au moyen des dispositifs ou des instruments à même de les faire apparaître, c'est-à-dire de les faire exister comme phénomène proprement dit. « La véritable phénoménologie scientifique est donc bien essentiellement une phénoménotechnique. Elle renforce ce qui transparait derrière ce qui apparaît. Elle s'instruit par ce qu'elle construit » (G. Bachelard, 1965, p. 17).

Les instruments techniques mis au point par la raison scientifique se trouvent ainsi impliqués au cœur d'un processus théorico-pratique d'élaboration active des phénomènes. La phénoménotechnique s'entend donc comme une technique constructiviste de manifestation des phénomènes. Comme l'indique Stéphane Vial (2013), « la leçon philosophique majeure à en tirer c'est que la constructibilité technique est un critère d'expérience phénoménale. C'est parce qu'un phénomène est techniquement construit ou constructible qu'il peut, dans la science moderne, exister comme phénomène » (p.107). Le numérique, en tant que processus phénoménotechnique, modifie notre structure perceptive et il convient plus que jamais de le saisir et de le comprendre selon son mode d'usage, mais aussi et surtout selon son mode de fonctionnement.

4. Les enjeux philosophico-pratiques de la révolution numérique

Aujourd'hui et plus qu'hier, nous faisons l'expérience de ce qu'il est convenu d'appeler environnement numérique. Il s'agit de « l'ensemble constitué par les technologies et instruments numériques, par les usages et pratiques qu'ils rendent possibles et par le cadre juridique qui est censé les régir » (M. Doueihi, 2008, p.40). L'environnement numérique induit manifestement une transformation de la réalité. Il produit et continue de produire des pratiques sociales qui, du moins pour l'instant, menacent ou contestent la viabilité, ou même la légitimité des règles établies et des cadres juridiques qui leur sont liés. Qui plus est, « la culture numérique est faite de modes de communication et d'échange d'informations qui déplacent, redéfinissent

et remodelent le savoir dans des formes et formats nouveaux, et de méthodes pour l'acquérir et le transmettre » (M. Doueïhi, 2008, p.37). Tout ceci montre à l'évidence que les enjeux liés à l'ère du numérique sont extrêmement importants et méritent d'être identifiés et analysés.

C'est ainsi qu'au niveau socio-économique, l'identité numérique a ceci de particulier qu'elle informatise l'ensemble du processus de la production en son effort cognitif. L'informatisation est ici synonyme d'automatisation. Comme le souligne Michel Volle (1999), « l'usine est un automate contrôlé par quelques personnes surveillant des écrans » (p.26) lesquels rendent compte du comportement de machines robotisées et autonomes ; son fonctionnement « requiert une faible quantité de travail, située dans les tâches de surveillance, conditionnement et maintenance » (M. Volle, 1999, p.3). L'impact direct, sur le plan social, consiste en ce que l'automatisation fait disparaître l'emploi industriel comme la mécanisation a fait disparaître l'emploi agricole.

En effet, avec ce nouveau système technique, l'accent est mis sur la productivité, c'est-à-dire : produire plus avec moins de travail. Or, la productivité se déploie sous la bannière de l'automatisation et de l'informatisation, requérant de moins en moins la nécessité de la présence physique de l'homme. La conséquence ici est que cette restriction de la présence physique de l'homme aboutit tout logiquement à la création inopinée du chômage. Jacques Ellul (1988) estimait à cet effet que « l'automatisation et l'informatisation ont conduit à des possibilités de productivité inimaginables, si bien que l'on ne peut absolument plus espérer absorber dans de nouvelles activités un petit nombre de chômeurs mis en chômage par l'introduction de nouvelles machines » (p.251).

Le travail humain devient de plus en plus inutile. Dans les méandres de l'existence humaine, l'individu qui, jadis, était l'épicentre de l'activité laborieuse, pour qui, tel que le soulignait inlassablement Marx, le travail revêtait une signification cruciale, se voit désormais progressivement exclu de l'arène du travail. Il se trouve, selon la formule de Seligman, à la *périphérie du travail* (J. Ellul, 1977, 344). La « crise de l'emploi » dont il est question n'est donc pas due à telle ou telle baisse de la production ou à tel ou tel manque de dynamisme dans tel ou tel secteur. La crise de l'emploi s'avère structurelle et systémique. Elle revêt une telle importance que, de nos jours, on ignore si l'économie numérique, bien qu'elle ait la capacité de générer des revenus élevés, est en mesure de créer de nombreux emplois.

Toutefois, à bien suivre les leçons de Gilles Bertrand (1978), nous pouvons estimer cependant que cette crise s'identifie à l'une de ces nombreuses tensions structurelles qui,

pendant plusieurs décennies, accompagnent la mise en place d'un nouveau système technique. Aussi longtemps qu'elle puisse durer, on finit toujours par retrouver l'équilibre. S'il a fallu 70 ans à la machine à vapeur pour trouver sa forme définitive, il n'est pas exclu qu'à l'heure actuelle nous tendions vers l'équilibre qui suit l'invention de l'ordinateur. Si de nos jours, l'homme le plus riche de la planète, Elon Musk, tient sa fortune entre autres de la cryptomonnaie, alors il est permis de dire que l'équilibre économique du système technique numérique puisse être assuré par ce nouveau paysage monétaire.

Quoi qu'il en soit, la victoire de l'automatisation, sur le plan purement économique, est incontournable. Celle-ci permet d'atteindre une meilleure rentabilité, en conférant à la production une fonction à coûts fixes. Le nouveau système technique automatisé « s'impose par sélection naturelle » (M. Volle, 1999, p. 32). Sa généralisation est, avec le temps, inéluctable, telle une loi de la nature : « Les entreprises dans lesquelles '*ça bloque*' disparaissent, et avec elle, le système technique auquel elles s'attachaient » (M. Volle, 1999, p. 32).

Outre l'enjeu socio-économique, l'enjeu épistémologique de la révolution numérique revêt également une importance capitale. En effet, le numérique, en tant qu'il est une *facette* de la technique contemporaine, est traversé par cette tendance technique qui influe fortement sur nos manières d'agir et de penser, de connaître et d'interagir avec autrui. Il est par conséquent impérieux de penser le numérique comme « technologie de l'intellect », c'est-à-dire penser l'articulation du numérique avec l'ensemble des supports matériels, les espaces physiques, les corps ainsi que les modes d'interaction interpersonnelles.

Ceci dit, le numérique est notre milieu d'écriture et de lecture. Dès lors, il est plus qu'urgent de faire de l'enseignement même de l'écriture numérique une question primordiale. C'est pourquoi l'enjeu épistémologique dont il est ici question est davantage un enjeu didactique et pédagogique. Ne pas envisager l'écriture numérique serait en effet nous situer dans une posture de simples alphabétisés du numérique, capables de manipuler les outils qui nous transforment, mais pas d'adopter la posture critique qui ferait de nous de véritables acteurs de cette transformation, des « lettrés » du numérique. Il ne s'agit pas, comme dirait Jacques Ellul (1994), d'un chantage, qui conduirait à un « modèle d'homme fasciné » qui ne connaît que les diverses possibilités de son ordinateur et des réseaux tout en ne maîtrisant « ni sa langue, ni l'histoire, ni les sciences » (p.336).

La transformation d'une information en savoir suppose un travail de réflexion. La prolifération de machines numériques dans nos différents milieux d'activités exige que l'on soit numériquement alphabétisé. La culture numérique requiert constamment de nouvelles formes de compétences, un savoir-faire toujours en perpétuelle évolution. Milad Doueïhi (2008) parle en ce sens de «compétence numérique», doté d'un caractère dense et complexe comme la culture imprimée. Cette compétence, dit-il, «est loin de se limiter au simple maniement des outils disponibles, à l'heureux usage des multiples possibilités qui s'offrent aux utilisateurs d'aujourd'hui. Comme le savoir-lire de la culture imprimée, elle est dense et complexe» (p.37).

En effet, la fracture numérique est généralement perçue davantage sous l'angle d'équipement et d'accès qu'en termes de pratiques d'écriture numérique. Il convient de ce fait d'œuvrer pour la formation aux pratiques d'écriture numérique. Celle-ci doit s'enseigner, y compris auprès d'utilisateurs «alphabétisés» du numérique mais qui pratiquent le numérique sans culture du numérique. Un étudiant qui utilise tous les jours Facebook, YouTube ou TikTok n'est pas forcément un «lettré» du numérique, au sens où il ne comprend pas automatiquement le statut de la «lettre» numérique, tel le statut de la trace de l'écriture : il n'est qu'un simple «inséré» du numérique. La véritable fracture numérique n'est donc pas celle qui existe entre les usagers et les non usagers, c'est-à-dire ceux qui ont une pratique numérique et ceux qui n'en ont pas, mais c'est celle qui existe entre les lettrés et non lettrés du numérique.

Conclusion

Nous avons voulu réaffirmer l'idée que la révolution numérique est une révolution phénoménologique. De ce fait, elle n'est pas qu'un simple avènement historique à portée déterminée. C'est résolument un événement philosophique hautement significatif. L'humanité se trouve désormais engagée dans un processus sociotechnique qui est tel que la numérisation aussi bien de l'information et la communication que des corps, du fonctionnement économique, des cadres collectifs de la sensibilité ou de l'intelligence n'est plus un *fatum* qu'il faut accepter ou rejeter, mais un défi à la créativité humaine qu'il convient d'analyser, de comprendre et de soumettre au service des valeurs humaines. L'appréhension du numérique déborde incontestablement la dimension de l'objet que l'on peut simplement utiliser, car l'histoire de l'informatique a largement dépassé le cadre des manipulations relativement restreintes, ancrées dans le calcul, et un accès complexe à la machine, pour apparaître comme partie intégrante de

notre quotidien, avec des accès souples et multiples. Le numérique est à considérer non pas comme un instrument neutre, mais bien plutôt comme un outil aux propriétés spécifiques dont les caractéristiques influent sur nos manières de penser, de connaître, d'agir et d'interagir avec autrui.

Bibliographie

Bachelard (Gaston), *L'Activité rationaliste de la physique contemporaine*, Paris, PUF, 1965.

- *Le Nouvel esprit scientifique*, Paris, PUF, 1991.

Bertrand (Gilles), *Histoire des techniques*, Paris, Gallimard, 1978.

Bontems (Vincent), *Gilbert Simondon ou l'invention du futur*, Colloque de Ciresy. Klincksieck, 2010.

Bouchardon (Serge) & Cailleau (Isabelle), « Écriture numérique : la conversion du littéraire ? », *Le Français aujourd'hui*, n° 200, 2018, pp. 91-101 ;

Breton (Philippe), *Le Culte de l'Internet*, Paris, La Découverte, 2000.

Doueïhi (Milad), *La Grande conversion numérique*, Paris, Seuil, 2008.

Duhem (Ludovic), « Gilbert Simondon : un philosophe de l'individuation technologique », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, vol. 4, n° 131, 2006, pp. 477-997.

Ellul (Jacques), *Le Système technicien*, Paris, Calmann-levy, 1977.

Serres (Michel), « Ce n'est pas une crise, c'est un changement de monde » *Le journal du Dimanche*, 2012, <https://www.lejdd.fr/Economie/Serres-Ce-n-est-pas-une-crise-c-est-un-changement-de-monde-583645-3134546>, consulté le 15 juin 2024.

Simondon (Gilbert), *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier-Montaigne, 1958 ;

- *Cours sur la perception*, Paris, Ed. de la Transparence, 2006 ;

- *Sur la technique*, Paris, PUF, 2014.

Souchier (Emmanuel), « Et demain, j'apprends quoi ? Le leurre démocratique du code informatique », *Le français aujourd'hui*, vol. 1, n° 196, 2017, pp. 56- 64.

Vial (Stéphane), *L'Être et l'écran : Comment le numérique change la perception*, Paris, PUF, 2013

Volle (Michel), *Économie des nouvelles technologies*, Paris, Economica, 1999.